ARLES ET SES ENVIRONS

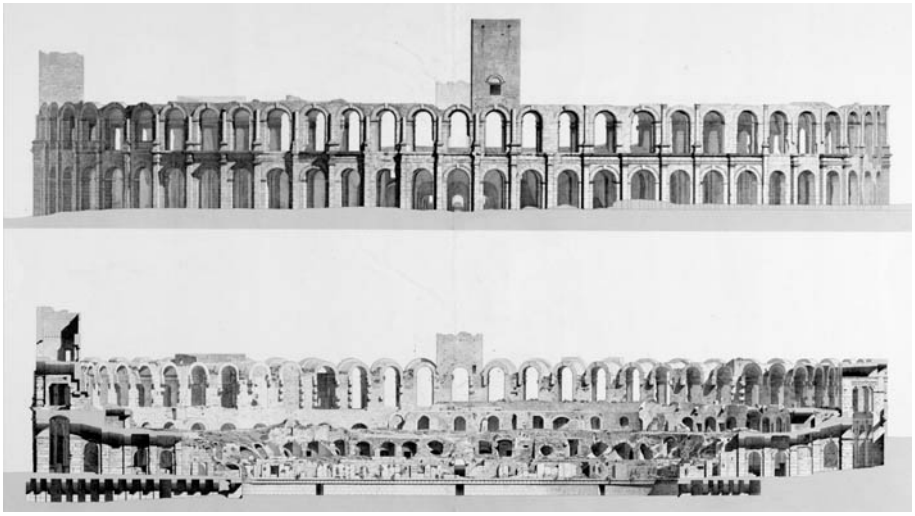
LE PATRIMOINE DÉCRIT PAR PROSPER MÉRIMÉE EN 1834

N.B : l'ouvrage de Mérimée n'est pas illustré. Cependant, afin de faciliter la compréhension de descriptions souvent complexes, on a ajouté quelques illustrations, si possible au plus près de l'époque à laquelle elles ont été formulées. Par ailleurs, quelques notes (entre [ ] *et en italique*) s'ajoutent à celles de l'auteur. Elles apportent au lecteur d'aujourd'hui les réponses à certaines interrogations ou hypothèses soulevées par Mérimée.

Après deux jours passés à Marseille, j'en repartis pour me rendre à Arles en traversant **la Crau**, plaine à peu près inculte, marécageuse, sans horizon. On n'aperçoit, aussi loin que la vue peut s'étendre, que pierres étangs et roseaux ; puis, çà et là des troupeaux de bœufs noirs et de chevaux blancs cherchant leur nourriture dans ces marais et vivant je ne sais comment d'herbes brûlées par le soleil.

Ces chevaux descendent, dit-on, de ceux que Charles Martel prit sur les Sarrasins, et dont la race s'est acclimatée dans le pays. Sauf leur petitesse, ils ne m'ont pas paru avoir le moindre rapport de forme avec les Arabes. Ceux-ci sont mal faits, ont la tête grosse et lourde, les jambes engorgées, le poil long et hérissé. On les dit pourtant pleins de fond. Quelquefois, dans ces troupeaux à demi-sauvages on trouve une bête excellente et surtout infatigable. On s'en sert principalement pour battre le blé, opération qu'on appelle en Provence *despiquage*. Les fermiers de la Beauce et de la Normandie ouvriraient de grand yeux en voyant cette pratique.

L'amphithéâtre d'Arles est bien plus vaste que celui de Fréjus. C'est le plus grand de ceux que l'on connaisse en France. Il est bâti sur des voûtes élevées et très solides, la nature du terrain ayant probablement exigé cette précaution. Il est impossible de voir rien de plus imposant que l'intérieur de cet édifice construit d'énormes blocs appareillés avec une précision toute romaine. Deux étages de portiques sont séparés par une corniche, dont le profil est maintenant presque méconnaissable, qui repose sur des colonnes engagées entre chaque arcade. Le premier étage appartient au dorique robuste. L'étage supérieur est corinthien comme le prouve une colonne, la seule qu'ait conservé son chapiteau. L'attique manque totalement ; on ne sait même, à vrai dire, s'il a jamais existé et quel a pu être l'amortissement, car on n'en trouve pas le moindre vestige.



Élévation et coupe de l'amphithéâtre dressées par Charles Questel en 1845 (médiathèque d'Arles)

Plusieurs pensent que cet amphithéâtre n'a jamais été terminé. Les partisans de l'opinion contraire font remarquer que la corniche du premier étage est détruite ce qui suivant eux, n'a pu avoir lieu que par la chute de l'attique ou de l'amortissement quel qu'il fut. Une autre considération me paraît infiniment plus concluante : on sait que c'était un usage constant chez les anciens de terminer sur place les détails de leurs monuments ; dans un grand nombre de constructions romaines ils ne sont qu'ébauchés. C'est le cas à Nîmes par exemple pour la plus grande partie des Arènes. Ici, au contraire, toutes les moulures, même les plus délicates, ont été taillées et terminées. Peut-on supposer que les moulures saillantes des archivoltes des arcades supérieures auraient été achevées avant qu'on eût construit le couronnement ? A coup sûr, il eût été impossible d'élever des pierres à cette hauteur, sans courir le risque d'endommager les ciselures. Une grosse pierre, sur le haut des arcades du deuxième étage, aurait, dit-on, fait partie de la corniche supérieure ; si telle avait été sa destination, on pourrait croire que l'attique n'a jamais existé, car il est peu probable que cette corniche se fût conservée et qu'il ne restât rien de l'attique[1].

On reconnaît, à la première vue, plusieurs époques très distinctes dans les Arènes :

1° D'abord la construction romaine primitive, sur la date de laquelle plusieurs hypothèses ont été proposées[2].

2° Puis une restauration assez maladroite, attribuée à Childebert[3], qui, dit-ont, fit célébrer des jeux dans cet amphithéâtre. A l'intérieur, on en trouve des traces manifestes. Le parapet qui séparait le podium de l'arène, est formé de larges dalles dont quelques-unes portent des inscriptions ; plusieurs ont été transposées, d'autres remplacées par des pierre d'une nature et d'un travail différent. Ainsi, l'on en voit de tout unies, intercalées entre d'autres qui présentent le commencement et la fin d'une ligne.

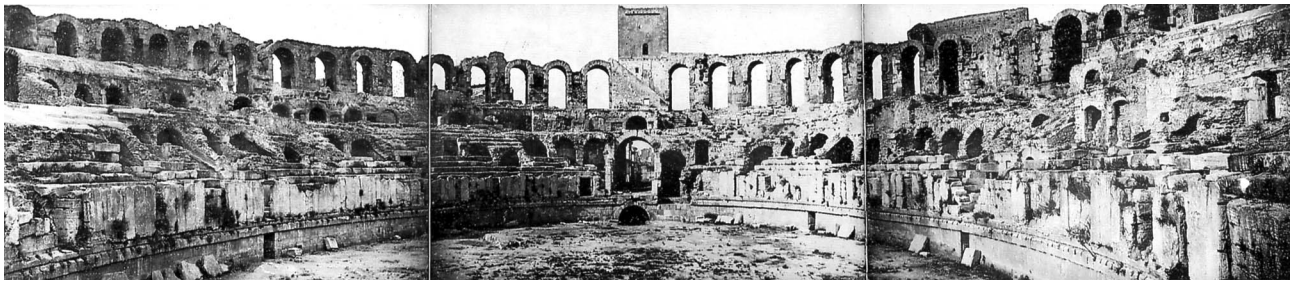
3° Dans les siècles de barbarie, où la guerre était en quelque sorte un état permanent les vastes enceintes antiques, bâties de matériaux solides, durent nécessairement devenir des citadelles importantes dans les mains de quelques aventuriers ou des lieux de refuge et de défense pour les populations surprises à l'improviste par une invasion étrangère. Les Arènes d'Arles, comme celles de Nîmes, ont soutenu des sièges et en conservent de tristes souvenirs. Quatre hautes tours carrées ont été établies sur le couronnement de l'amphithéâtre, à une époque où l'attique était déjà renversé ; trois de ces tours subsistent encore. On dit que les Arlésiens s'y défendirent avec courage contre les Sarrasins, et qu'ils

1 [*Il est admis aujourd'hui que l'édifice a bien été couronné d'un attique*].
2 [*L'amphithéâtre date de la fin du I^er siècle ap. J.-C.*].
3 [*Cette phase n'est pas retenue dans les sources actuelles*].

parvinrent à les repousser.
4° Enfin, plus tard à une époque toute rapprochée de nous[4], des maisons modernes ont couvert les gradins et l'arène. Tout dernièrement, elles ont été démolies ; une seule subsiste encore, comme pour attester la dernière et peut-être la plus cruelle des vicissitudes que le sort a fait subir à ce beau monument.

On sait qu'un grand nombre d'amphithéâtres ont servi en même temps de naumachies. L'eau, amenée par des canaux ou des aqueducs, remplissait l'arène et mettait à flot des barques légères. Ici on ne peut guère admettre qu'il en ait été ainsi. D'abord les souterrains immenses pratiqués sous les gradins, et plus bas que le sol antique, auraient été inévitablement inondés ; ce qui eût non seulement exigé une immense masse d'eau, qu'il eût été difficile de faire s'écouler ensuite, mais encore les fondations auraient pu être compromises. D'ailleurs, les ruines d'un aqueduc situé à l'orient de l'amphithéâtre, contournent son enceinte sans la pénétrer. Sa construction est postérieure à celle des Arènes et en est complétement indépendante[5].

Le revêtement du podium, les dalles qui servent de parapet, reposent sur un soubassement terminé par un gros tore, portant des entailles larges de trois à quatre pouces et assez profondes, irrégulièrement espacées. Du sol actuel au haut du parapet, il y a une hauteur d'environ sept à huit pieds. On se demande si le sol antique était au même niveau et dans ce cas, comment on avait adopté une disposition qui devait sensiblement gêner la vue, et priver d'une partie du spectacle les personnes placées sur les gradins supérieurs ?



L'amphithéâtre, perspective sud-nord, daguerréotype de 1845 (musée Réattu)
[*Au-dessus de l'arène sont visibles les fragments du mur du podium*]

Quelques antiquaires, ne pouvant admettre que des architectes romains n'aient pas pris toute leurs mesures pour que le plaisir des spectateur fût complet, ont pensé que la profondeur de l'arène devait être moindre autrefois. A leur sentiment, un plancher devait exhausser les acteurs hommes ou bêtes, qui paraissaient dans l'amphithéâtre et les entailles pratiquées dans le soubassement, avaient servi à fixer l'extrémité des solives qui, soutenaient ce plancher. Mais alors comment se fait-il que, dans l'intérieur de l'arène on n'ait découvert nul vestige des murs qui devaient appuyer ces solives ? Car on le pense bien, il n'est pas possible de supposer que des poutres aient pu s'étendre d'un côté à l'autre de l'enceinte ? Si, comme quelques passages des auteurs anciens le donnent à entendre, de semblable planchers ont existé, ils devaient reposer sur un ensemble de constructions considérable. Pour expliquer les trappes, les décorations sortant de terre, etc., il faut de toute nécessité des murs intérieurs et des caves très profondes ; or, je le répète, on n'en voit pas de traces.

Les places de taureaux, en Espagne, présentent le même inconvénient que les Arènes d'Arles, c'est-à-dire que les spectateurs des derniers rangs ne voient pas ce qui se passe sous la barrière de leur côté. Pourtant on ne se plaint pas des architectes, et l'on en est quitte pour monter sur son banc, et pousser un peu ceux qui sont mieux placés. Ici on voit mal, mais enfin on voit de la troisième précinction. Il est fort possible que les architectes d'autrefois comme ceux d'aujourd'hui, aient un peu négligé les intérêts

4 [*En fait dès le début du Moyen Age*].
5 [*L'hypothèse des naumachies est désormais écartée. Cependant, la découverte d'un bassin (1920) en lien avec l'aqueduc, et sa fouille en 2003, laissent penser que ce système hydraulique était contemporain de l'édifice et servait bien à son alimentation en eau*].

des plébéiens.

Ne pourrait-on pas expliquer les entailles du soubassement, en supposant qu'à une époque postérieure à la construction romaine, du temps de Childebert, par exemple, on a voulu rétrécir l'arène et l'on a en conséquence établi dans l'intérieur une barrière plus ou moins large, appuyée au parapet du podium ? L'irrégularité des entailles, la maladresse avec laquelle on les a faites, me font penser qu'elles ne datent pas de l'époque de la construction primitive[6].

Une autre question se présente, et elle s'applique également à tous les cirques romains : quel genre de spectacles donnait-on dans cet amphithéâtre ? Les auteurs anciens sont remplis de descriptions de chasses aux lions et aux tigres. Or comment les spectateurs pouvaient-ils les voir en sureté ? Un mur de sept à huit pieds n'arrêterait guère un lion qui voudrait s'élancer sur les gradins. Jamais pourtant je n'ai lu qu'un de ces animaux ait mangé personne, sinon les malheureux qu'on lui livrait.

En Espagne, entre la palissade qui entoure l'arène et les spectateurs, règne un corridor trop étroit pour qu'après avoir franchi la palissade, le taureau, qui est une lourde bête, puisse prendre son élan et sauter sur les gradins. La palissade intérieure a ordinairement cinq pieds, et le premier gradin est un peu plus élevé. Pourtant, les taureaux navarrais franchissent très lestement la première enceinte, et l'on conserve encore le souvenir de plusieurs, qui, s'élançant du corridor, ont put pénétrer jusqu'au milieu des spectateurs où ils ont fait rage.

Un semblable moyen serait totalement insuffisant contre des lions et des tigres. J'avoue que les renseignements qu'on m'a donnés sur les procédé usés pour mettre le public à l'abri des accidents, et que les recherches que j'ai pu faire par moi-même ne m'ont nullement satisfait. On m'a parlé de barres de fer implantées dans le revêtement du podium et recourbées vers l'arène. Le lion, s'il se rapprochait du podium, se trouvait sous une espèce de berceau de fer ; s'il s'en éloignait assez pour apercevoir au-dessus le haut du podium, la longueur des barres ne lui permettait plus de les franchir. Je comprendrais cela si les barreaux étaient extrêmement rapprochés, mais alors, ils devaient complètement gêner la vue. D'ailleurs, je n'ai observé nulle part des restes de cette armature, à moins qu'on ne prenne les entailles dont j'ai parlé, pour les trous où les barreaux de fer étaient scellés.

J'ai entendu dire qu'on avait trouvé, il y a quelques années à Rome, dans le Colisée, plusieurs rouleaux d'ivoire cylindriques et percés pour recevoir un axe ; on avait supposé que leur usage était d'arrêter les animaux qui auraient essayé de s'élancer sur les gradins. Qu'on se représente une balustrade formée d'une suite de semblables cylindres, parfaitement polis et tournant sur leurs axes au moindre effort. Un lion essayait-il de la saisir avec ses griffes pour se guinder au-dessus, le cylindre tournant lui faisait manquer son point d'appui et le rejetait dans l'arène. Mais outre que le prix de l'ivoire ou de tout autre corps dur et susceptible de poli, rendrait ce préservatif d'un emploi fort difficile, je doute fort de son efficacité, et je ne crois pas qu'on trouvât des antiquaires qui voulussent en faire l'essai. Je crois bien que les combats d'hommes et d'animaux n'aient pas été très loyalement ordonnés. Les bêtes féroces étaient peut-être enfermées dans des cages ou bien attachées à des chaînes, comme les tigres dont parle Kaempfer, dans le jardin du Schah de Perse[7].

Une grande tranchée moderne isole, en partie, les Arènes des maisons de la ville. On a de plus imaginé de fermer les arcades inférieures par des grilles, à l'exception des deux entrées principales, qui, jour et nuit, restent ouvertes à tout venant. J'ai demandé à quoi servaient ces grilles. On m'a répondu qu'il y en

6 [*Il existait bien un plancher reposant dans la rainure du bourrelet de pierre encore visible à mi-hauteur du podium. L'ensemble scénique disposait par ailleurs de multiples supports, en menuiserie ou maçonnerie, trop fragiles pour avoir subsisté*].

7 Dans l'intérieur des Arènes d'Arles on a trouvé une grande quantité de défenses de sangliers. (J'en ai vu une qui m'a paru appartenir à un babiroussa). On conçoit que ces animaux-là n'aient fait courir aucun risque au public qui les voyait chasser.

avait de semblables à Nîmes, et que cela assurait la conservation de l'édifice.

D'abord il faudrait que la clôture fût complète pour qu'elle fût efficace. Puis a-t-on le droit de gêner les curieux qui visitent ce monument ? Quel mal peuvent-ils faire à ces massifs énormes ? Il me semble que l'argent des grilles serait bien mieux employé à consolider les voûtes qui, depuis la démolition des maisons qui les recouvraient, sont exposées à toutes les injures de l'air.

Maintenant que le déblaiement des Arènes est à peu près terminé, on doit s'occuper de celui du **théâtre**, qui paraît avoir été décoré avec une magnificence extraordinaire, à en juger par les morceaux précieux de sculpture qu'on en a retirés. Une porte latérale sur l'alignement du fond de la scène, quelques arcades engagées maintenant dans les murs de la ville, enfin deux colonnes de la scène, voilà tout ce qui est resté jusqu'à présent hors de terre. L'orchestre, les gradins, et un peu plus de la moitié de la scène sont enterrés, et quelques maisons subsistent encore sur une partie de cet emplacement.

La partie des constructions que les fouilles ont mise à découvert et les restes de l'enceinte suffisent pour donner une idée du plan de l'édifice et de ses dimensions, qui sont les mêmes que celles du théâtre d'Orange. Dans l'un et l'autre, on remarque parmi les pierres, des murailles des débris d'autres monuments, comme le prouvent des blocs portant des moulures et des fragments de corniche[8]. Ainsi, c'est une pratique bien ancienne, et qui ne nous appartient pas, que détruire pour construire.



Panorama du théâtre, photo de D. Roman, vers 1860 (Museon Arlaten)

Les deux colonnes qui subsistent encore avec une portion d'architrave sont placées à gauche du centre de l'espèce de cul-de-four qu'on remarque dans tous les théâtres antiques, et dont l'usage était, dit-on, de grossir et de répercuter la voix des acteurs. Ces colonnes sont corinthiennes, en marbre d'Afrique ; leur hauteur est d'une trentaine de pieds. Elles décoraient probablement un des côtés de la porte Royale, placée au centre du théâtre.

La porte latérale et les arcades dont j'ai déjà parlé sont d'ordre dorique ; mais, contrairement aux règles classiques, la frise de la porte et les archivoltes des arcades sont décorées de rinceaux d'une grande richesse. Nos règles, je le crois, surtout celles qui sont relatives à l'ornementation, n'ont jamais été à l'usage des anciens architectes, qui ne consultaient guère que leur goût et leur imagination.

La partie de la scène qui touche à l'orchestre présente une singularité assez remarquable : elle se compose de trois murs, laissant entre eux deux espèces de coulisse ou d'espaces vide ; la première d'environ deux pieds de large, la seconde un peu moindre. A l'intérieur du premier et du second mur, on voit, de sept en sept pieds, deux pierres en saillie, laissant un vide entre elles, une espèce de rainure perpendiculaire à la coulisse. Ces rainures ne sont pas opposées, mais se correspondent de manière qu'une rainure du premier mur tombe exactement au milieu de l'intervalle compris entre deux rainures

8 A Orange le mur du *pulpitum* parait avoir été construit, ou reconstruit, avec d'anciens fragments sans mortier. On voit de la cendre et des charbons entre les assises horizontales. Cela indique peut-être un essai de restauration postérieur à un incendie.

du mur qui lui fait face.

Bien des conjectures ont été faites sur leur usage : les uns ont pensé qu'elles ont servi à engager des décorations mobiles et placées sur le devant de la scène ; M. Henri, bibliothécaire à Perpignan, et quelques autres archéologues après lui, y ont vu la coulisse où le rideau s'abaissait, suivant l'usage antique contraire au nôtre. Cette opinion jusqu'à présent, me paraît la plus probable. Au reste, les fouilles, qui je l'espère, vont être continuées avec activité, nous donneront peut-être l'explication complète de ce problème.



Le théâtre, vue transversale, aquarelle de F. Huard, vers 1830 (Museon Arlaten)
[*Au centre du tableau, la fosse du rideau de scène décrite par Mérimée*]

Le **musée d'Arles** est riche surtout en tombeaux du bas-empire, dont plusieurs sont d'une très grande importance, en raison de leurs détails et des renseignements précieux qu'ils nous donnent. Le tombeau d'un musicien, ou du moins d'un dilettante, présente une grande variété d'instruments de musique parmi lesquels on remarque un orgue hydraulique.



Musée lapidaire dans l'église Sainte-Anne, photo de D. Roman, vers 1860 (médiathèque d'Arles)

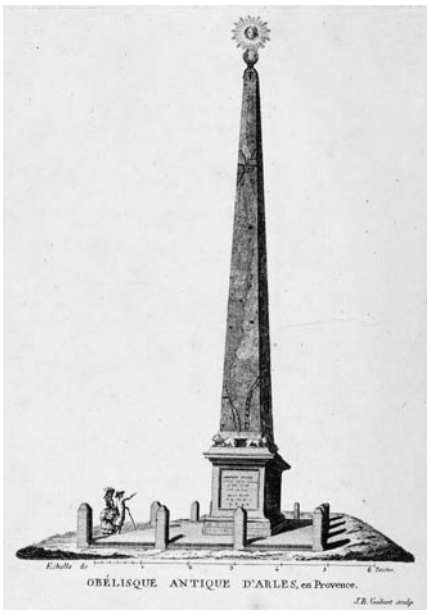
Sous le rapport de l'art, ces monuments offrent moins d'intérêt que pour les notions qu'on peut y puiser sur une foule d'usages antiques, sur des costumes, des meubles etc., encore peu connus. On voit dans le même musée l'admirable tête de Diane trouvée dans les fouilles du théâtre. On y a placé également une tête d'Auguste découverte récemment dans le même lieu. C'est un chef d'œuvre qui doit appartenir aux

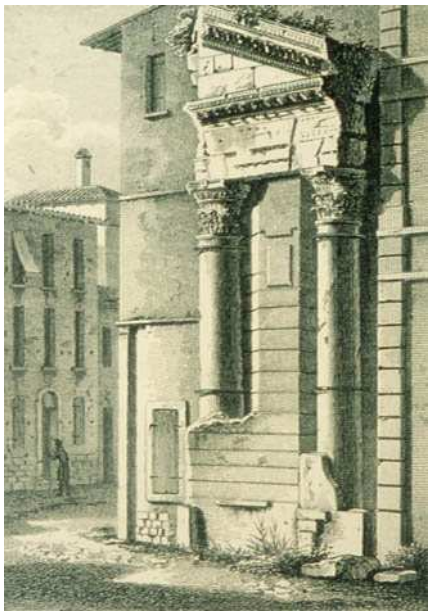
plus beaux temps de l'art.

Une notice détaillée sur le musée d'Arles va être publiée par les soins de son savant conservateur, M. Huard. En attendant, on peut consulter Millin sur les principaux morceaux qu'il renferme, entre autres sur le monument mythriaque, le plus important de tous ceux de ce genre que possède notre pays.

Sur la place du musée s'élève un **obélisque** antique. C'est le seul qu'on ait trouvé en France. Il est de porphyre rouge, tiré probablement des environs de Fréjus, de la montagne de l'Esterel[9]. Il était cassé en plusieurs morceaux que l'on a assemblés. L'obélisque ne repose pas immédiatement sur son piédestal, mais sur quatre lions de bronze. Je n'aime pas ces pauvres bêtes écrasées par cet énorme poids. Il me semble qu'on a tort de choisir des animaux légers et rapides pour un pareil usage. Plus l'imitation est poussée loin, et plus on sent l'absurdité des fonctions qu'on leur donne. L'obélisque n'a jamais été poli, et je doute fort qu'il ait été terminé. Sa forme ne me plaît pas, parce qu'il décroît trop rapidement. On a remplacé le pyramidion par un ornement ridicule qui, étant d'invention moderne, semble mettre en question l'antiquité de la pyramide elle-même[10].

Un grand nombre de fragments antiques sont épars dans différentes parties de la ville. Sur la place des Hommes[11], une portion de la façade d'un grand monument, dont il ne reste que **deux colonnes** de granit avec une partie de la frise, porte le caractère d'une restauration très ancienne exécutée d'ailleurs avec beaucoup de maladresse. Il est vraisemblable qu'après l'établissement du christianisme on a essayé, de faire des édifices nouveaux avec les débris des temples démolis dans la première ferveur de la religion nouvelle.





Obélisque avant la restauration de 1866 et colonnes du forum (gravures du XIX^e^ siècle ; médiathèque d'Arles)

On dit que l'ancien prétoire d'Arles s'élevait autrefois sur l'emplacement de l'**église de Saint-Trophime**, qui serait en partie construite sur ses fondations. Ce qui est certain c'est que toute cette partie de la ville est remplie de débris antiques et qu'il suffit de remuer la terre pour en découvrir un grand nombre. On connaît peu les différentes époques de la construction de Saint-Trophime, et des restaurations plus ou moins modernes qui ont altéré son caractère. Dans son état actuel, Saint-Trophime est une basilique assez longue, dont la nef appartient au style de transition, tandis que le chœur et l'abside datent de la

9 Ou de granit égyptien. [*On sait aujourd'hui qu'il provient d'une carrière d'Anatolie*].

10 [*En 1866, l'obélisque sera restauré par H. Révoil : maçonnerie, ajout des fontaines et du bassin, masques d'Hercule, remplacement des lions et dépose du symbole royal (jugés ridicules par Mérimée)*].

11 [*Actuelle place du Forum*].

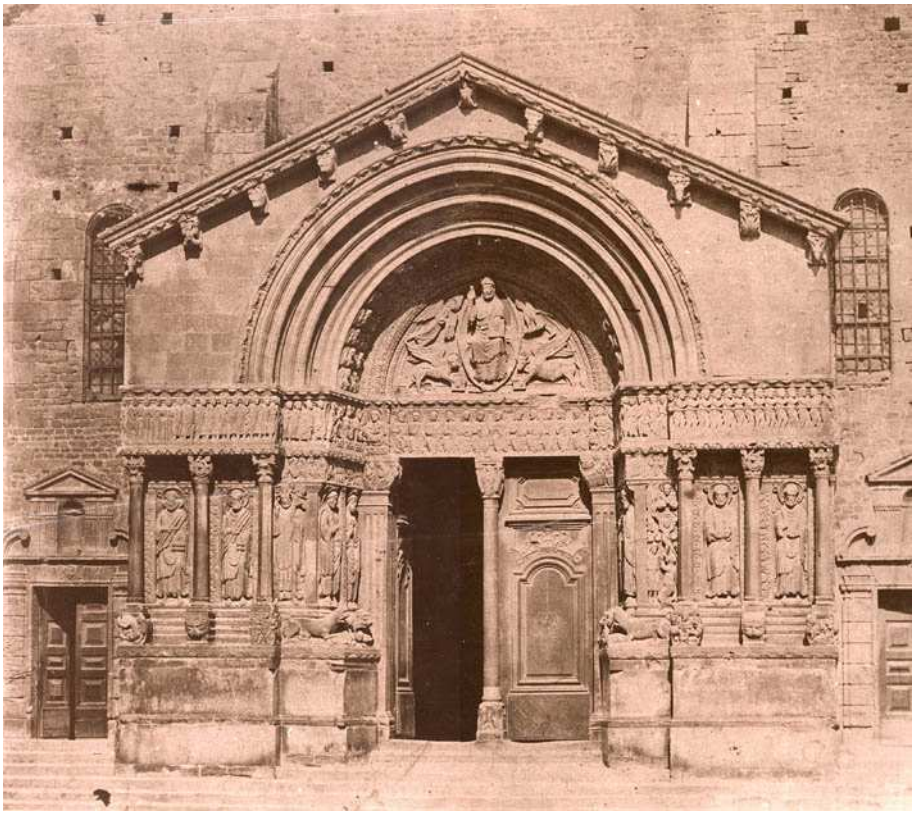
dernière période gothique. Le cardinal Louis d'Allemand les fit construire vers 1430.

Au milieu du XVII[e] siècle, M. de Grignan, alors archevêque, fit tailler et amincir les piliers de l'église afin d'élargir les collatéraux. Il est aussi le premier qui ait fait badigeonner l'intérieur de la nef.

Les piliers ne sont aujourd'hui que des massifs de pierre sans colonnes engagées ni pilastres. La voûte de la nef et les arcades latérales présentent une ogive peu prononcée, telle qu'on l'observe généralement en Provence. Les fenêtres de la nef, réparées probablement au XVI[e] siècle, sont flanquées de colonnes torses dont les chapiteaux à feuillages sont assez bien exécutés.

A peu près à la moitié des collatéraux, on remarque deux autels dont les devants sont des bas-reliefs en marbre provenant de quelques-uns de ces nombreux tombeaux qu'on rencontre en si grand nombre aux environs de la ville. Le clocher est placé vers le centre de l'église ; quatre forts piliers le soutiennent. Leurs arcades sont ogivales et semblables d'ailleurs à celles de la nef. La tour, de forme carrée et de style roman, a trois étages surmontés d'un attique, séparés par des arcatures en plein cintre comme celles de Tournus. Ses fenêtres sont également cintrées et ornées de colonnettes. Il est difficile de la croire plus moderne que la fin du XII[e] siècle.

Le portail est la partie de l'église la mieux conservée ; c'est aussi la seule qui ait été décorée avec soin. C'est une espèce de placage contre un mur formé de petites pierres noyées dans le ciment et. surhaussé dans une restauration, comme il est facile de s'en apercevoir à la différence de l'appareil, qui, au sommet devient beaucoup plus régulier. La porte principale paraît cintrée à la première vue ; cependant si on l'examine avec attention, on reconnaît que sa courbe n'est pas un demi-cercle, et qu'elle se rapproche sensiblement de l'arc pointu. On pourrait la définir comme une ogive arrondie. Cette forme est, surtout évidente dans le haut de l'archivolte qui est notablement plus large au sommet qu'auprès des impostes. Est-ce un effet du hasard, de la maladresse des ouvriers ? Ou bien cette forme doit-elle être considérée comme une transition insensible entre l'ogive et le plein cintre ? C'est ce que je n'ose décider.



Portail de l'église Saint-Trophime, photo de Ch. Nègre, mi-XIX[e] siècle

Ce portail a été décrit et dessiné si souvent, qu'il est inutile de s'y arrêter. Il parait avoir la plus grande analogie avec celui de Saint-Gilles[12], et, suivant toute apparence, il en est la copie en petit. Les statues nombreuses qui le décorent sont d'ailleurs d'une exécution inférieure à celles de Saint-Gilles. Les figures sont grossièrement sculptées, et les têtes d'une proportion exagérée pour les corps. La pierre employée pour cette façade, d'un grain très fin, se taille parfaitement ; on l'a de plus fortement imprégnée d'huile, à je ne sais quelle époque, ce qui lui donne un poli presque métallique. Cette apparence est fortifiée par la teinte que le temps lui a donnée. J'ai été obligé de toucher quelques-unes des petites colonnes, pour me convaincre qu'elles n'étaient pas de bronze. Une seule, celle qui divise en deux parties la porte principale, est de granit, et, suivant toute apparence, son fût est antique. Quoique l'ornementation de cette façade soit toute byzantine, on observe dans quelques parties une imitation sensible de l'antique. Ainsi, le fronton triangulaire qui surmonte la porte principale et les palmettes qui ornent sa corniche rampante, rappellent tout à fait l'architecture romaine.

M. Anibert fixe l'érection de cette façade à l'année 1154 ; cette date est probable et convient d'ailleurs au cloçher, et par conséquent à la partie de la nef qui est de construction primitive. J'ai déjà dit que l'emploi de l'arc aigu a été, dans le Midi, un accident, un détail qui n'a été adopté qu'en raison de la solidité, de son utilité, sans que l'ont eût soupçonné l'importance qu'il pouvait avoir pour l'effet architectural et l'ornementation. Il me semble que Saint-Trophime confirme pleinement cette conjecture. L'emploi du plein cintre a eu lieu pour toutes les parties extérieures et de décoration ; les fenêtres du clocher, la façade, n'offrent pas d'ogives ; ce n'était pas encore une forme noble, une forme dont on attendît un effet architectural. A l'intérieur, au contraire, l'ogive a partout été employée, mais sans nul ornement. Elle a servi à soutenir la tour romane, à élever les voûtes de la nef à une grande hauteur ; mais on l'a en quelque sorte cachée, comme s'il y avait de la honte à en faire usage.

Le **cloître** attenant à l'église présente au premier coup d'œil deux constructions bien distinctes ; deux galeries étant en plein cintre et deux autres en ogive. Un examen prolongé fait encore apercevoir une différence d'époques dans les deux galeries en plein cintre. Romanes ou gothiques, les arcades sont soutenues par des colonnes doublées ; elles alternent avec des piliers larges et bas dans la partie gothique, tandis que,dans les galeries romanes, les piliers ne se représentent que de trois en trois colonnes. Toutes les colonnes sont en marbre, minces, rondes, excepté quelques-unes à huit pans dans la partie la plus ancienne. Du côté des promenoirs, même dans les galeries gothiques, les chapiteaux sont historiés[13], tandis que les colonnes, du côté de l'enclos intérieur ont des chapiteaux à feuillages imitant assez grossièrement le galbe corinthien. Dans les galeries les plus anciennes, les piliers sont ornés de statues d'assez grande proportion qui se sont conservées parce qu'elles ont été taillées dans le bloc du pilier. Dans les galeries gothiques, au contraire, où ces statues étaient détachées, elles ont été détruites.

La galerie qui touche au mur de l'église est incontestablement la plus ancienne ; on y observe des assises de pierres disposées avec une grande régularité. Les piliers qui se prolongent en dedans de l'enclos, où ils deviennent de véritables contreforts, sont cannelés comme des pilastres, et surmontés de chapiteaux corinthiens, assez correctement imités. Le mur de l'église du côté du promenoir est revêtu d'arcades bouchées soutenues par des pilastres cannelés. Il y a analogie parfaite entre l'ornementation de ce mur et celle de la colonnade qui lui est parallèle.

12 Il a comme lui deux stylobates en saillie des deux côtés de la porte principale, avec des colonnes qui doivent rappeler celles du temple de Jérusalem.

13 La plupart représentent des sujets du Nouveau Testament ; cependant plusieurs ne sont dus qu'au caprice de l'artiste.



Le cloître, aquarelle de F. Huard, vers 1840

La voûte est en berceau avec des arcs doubleaux, reposant du côté de l'église sur une corniche, laquelle est sensiblement plus élevée que les impostes des arcades, en sorte qu'il en résulte une courbe assez disgracieuse, moindre qu'un demi-cercle et qu'il est difficile de caractériser. Cette même disposition bizarre se trouve dans la galerie orientale qui fait angle droit avec celle dont je viens de parler. On reconnaît qu'elle est d'une autre époque, à la différence de l'appareil, à la forme plus barbare des piliers ou contreforts, dont le couronnement est orné d'un chapiteau qui n'a rien d'antique

De ce côté, le mur intérieur ne porte aucun ornement ; il en est de même dans les deux galeries gothiques. La voûte de ces dernières est ogivale, en arc de cloître, revêtue de nervures croisées très saillantes. A l'angle de leurs deux promenoirs, on remarque les substructions d'un portique carré, ou projeté ou détruit. Les arrachements d'une arcade gothique, sont encore visibles dans un des contreforts, et la trace des fondations est parfaitement reconnaissable sur le sol. Je suppose que la destination de ce portique était de couvrir une statue ou bien un autel.

Les bas-reliefs sculptés sur les massifs des angles du cloître sont infiniment mieux exécutés dans les deux parties romanes que dans les autres. La plupart des sujets sont tirés de la Passion ; j'y ai cependant observé le Martyre de saint Étienne. Les statues sculptées sur les piliers romans sont doublement intéressantes, par les costumes qu'elles nous font connaître et par leur exécution ; la profusion d'ornements qui couvrent les vêtements les plus fins et prolongés des draperies, se rapportent tout à fait au style byzantin du XII^{e} siècle. Quoique bien préférables sous le rapport de l'art à celles du portail, ces statues doivent être contemporaines de celui-ci ; il est impossible de leur assigner une autre date ; quant aux deux promenoirs gothiques, je les crois de la fin du XIII^{e} siècle. Toutefois, il est évident qu'on a voulu, dans les détails imiter, jusqu'à un certain point, l'ornementation des deux galeries précédentes.

La plus ancienne église d'Arles maintenant enlevée au culte, et connue sons le nom de *Tombeau de saint Césaire* sert actuellement de magasin ; il me fut impossible de pénétrer dans l'intérieur. Son abside hexagonale est remarquable par les pilastres cannelés qui la décorent, et par leurs chapiteaux qui sont à coup sûr une copie très ancienne de l'ordre corinthien[14] ; l'appareil, plus régulier que dans la plupart des édifices de la première période romane, doit aussi sa solidité à l'heureuse imitation des constructions antiques.

14 Peut-être du VIII^{e} siècle. [*Il s'agit de l'église nommée aujourd'hui Saint-Jean-de-Moustiers, datée plutôt du XII^{e} siècle. Ce n'est donc pas la plus ancienne d'Arles, surtout depuis la découverte en 2003 de la cathédrale paléochrétienne du VI^{e} siècle*].

La Majeure, autre église dont la fondation remonte à une époque très reculée, a été entièrement restaurée et à l'exception des gros murs il ne reste probablement rien de sa construction primitive. Des fragments de tombeaux des premiers temps du christianisme ont été encastrés au-dessus d'une des portes de sa façade. Le terrain où cette église a été bâtie paraît avoir été occupé autrefois par un édifice antique fort considérable. Plusieurs tronçons de colonnes d'un diamètre énorme, ont été découverts récemment, et on ne peut creuser la terre sans trouver des fragments de corniches de marbre plus ou moins mutilés.

La présence de tant de monuments antiques a exercé à Arles une influence heureuse sur l'art au commencement de la Renaissance et même jusque dans le XVII^e^ siècle. Plusieurs maisons sont ornées de bas-reliefs d'assez bon goût, dont la composition a été évidemment inspirée par les modèles que les architectes du pays avaient continuellement sous les yeux. Partout où les modèles sont excellents, l'imitation s'en ressent, et les écarts des novateurs sont moins extravagants. La maison de M. Artaud[15] doit être citée en première ligne pour ces heureuses imitations ; elles s'y trouvent réunies à plusieurs fragments antiques et ne les déparent pas. Une frise de la Renaissance qui orne un pallier de l'escalier, et qui représente une espèce de bacchanale de diables est d'une admirable exécution. Les artistes de ce temps se complaisaient dans les sujets obscènes, bien éloignés de la bonhomie innocente des sculpteurs du XII^e^ et du XIII^e^ siècle, qui n'entendaient pas malice quand ils représentaient un péché tout crûment, comme il se fait. Les obscénités de la Renaissance, au contraire, sentent le mépris pour la religion ; ce sont de véritables satires, et les artistes secondaient à leur manière les efforts des prédicants de la réformation.

La pluie qui tomba sans interruption pendant les trois à quatre jours que je passai d'abord à Arles ne me permettait pas de penser aux excursions que j'avais projetées dans les environs de la ville. Je résolus d'aller attendre à Avignon le mistral qui fait cesser la pluie, et de m'arrêter sur ma route dans quelques localités intéressantes que le mauvais temps ne me rendait point inaccessible, comme la plaine marécageuse où Arles est située. Après avoir vu le pont du Gard, Tarascon, Saint-Rémy, etc., je revins à Arles le 24 octobre, et accompagné de MM. Clair et Huard, dont la complaisance égale le savoir, je visitai les monuments situés hors de la ville.

Les **Champs-Elysées** (*Eliscamps*), qui maintenant forme une espèce de promenade pour les Arlésiens, étaient autrefois un vaste cimetière, comme le prouve le nombre prodigieux de tombeaux antiques plus ou moins ornés qu'on en a extraits à différentes époques, et ceux qui bordent encore le chemin. Dans toutes les fermes des environs, les auges des bestiaux sont des tombeaux de pierre ou de marbre, et l'on traverse les nombreux canaux qui divisent les propriété sur des couvertures de tombes qui servent de ponts. Les plus précieux de ces monuments sont déposés au musée d'Arles. Je n'en ai guère vu qui m'aient paru plus anciens que le IV^e^ siècle.

Le monument ruiné qu'on appelle l'arc de Saint-Césaire, et qu'on trouve dans les Champs-Élysées, à peu de distance de la ville, était-il une porte, un portique ? Où bien a-t-il fait partie d'une chapelle ? C'est ce qu'il est assez difficile de reconnaître aujourd'hui[16]. Des masses de maçonnerie, voisines de cette arcade donnent de la vraisemblance à cette dernière opinion. De plus, un tombeau du XV^e^ siècle, de la famille des Porcelet, accolé au massif de gauche, rappelle l'usage d'enterrer les morts à la porte des églises. Les ornements de l'archivolte, parmi lesquels on remarque des trèfles et des rosettes, appartiennent tous au style roman du XII^e^ siècle, sauf quelques portions, où l'imitation des moulures antiques est bien évidente, et s'explique facilement, comme dans toutes les villes qui conservent des souvenirs nombreux de la domination romaine.

15 *[Aujourd'hui connue sous le nom d'hôtel des Amazones. La frise n'est plus que très lacunaire*].

16 [*En fait deux édifices : l'arc provient de l'ancienne église Saint-Césaire-le-Vieux, adossé à la chapelle Saint-Accurse, plus récente (1520)*].



Les Alyscamps et l'église Saint-Honorat à la fin du XVIII[e] siècle (Museon Arlaten)

L'**église de Saint-Honorat,** située un peu plus loin, est maintenant abandonnée et tombe en ruines. Elle a été autrefois restaurée à plusieurs époques, et même il paraît que dans la réparation la plus ancienne, on aurait diminué la longueur de la nef[17], probablement afin d'en rendre l'entretien moins coûteux. La porte principale, opposée à l'abside, est la plus ancienne. Elle est en plein cintre avec une archivolte ornée de chevrons et un ensemble d'ornements qui n'est vraisemblablement pas postérieur au commencement du XII[e] siècle. L'intérieur de l'église présente des voûtes ogivales à larges bases, à nervures croisées, soutenues par d'énormes piliers ronds. C'est une réparation toute moderne[18] ; sans doute on a craint que les piliers primitifs ne fussent trop faibles pour le poids qu'ils devaient supporter, et on les a entourés d'une espèce d'enveloppe épaisse de moellons, qui s'élève jusqu'aux retombées des voûtes. La crypte n'est qu'un cul-de-four sous l'abside, sans aucun ornement. Les parties basses de l'église offrent quelques détails qui indiquent l'époque de transition mais l'intérieur, sauf la crypte et les gros murs, appartient presque entièrement au XIV[e] siècle. Dans une métairie voisine, on a recueilli quelques bas-reliefs antiques assez intéressants, scellés dans les murs et enlevés sans doute à des sarcophages des Champs-Elysées. J'ai remarqué surtout un griffon très bien exécuté, et une tête angulaire provenant, suivant toute apparence, du couvercle d'un tombeau.

Un vaste marécage, ou plutôt une suite d'étangs que séparent des chaussées, s'étend au nord-est d'Arles. Quelques collines rocheuses s'élèvent de ces marais comme des îles dont la plus considérable a pris de sa hauteur relative, le nom de *Mont Majour* ; c'est là que, vers le X[e] siècle, fut fondé un monastère longtemps célèbre par ses richesses et sa puissance[19].

Bien que l'église de l'abbaye soit fort grande, il est évident qu'elle a été conçue sur un plan beaucoup plus vaste que celui d'après lequel elle a été exécutée. On peut s'en convaincre en examinant les arrachements de la façade et en observant le manque de proportions de la nef, sensiblement trop courte par rapport aux transepts et à l'abside. L'appareil est moyen et d'une grande régularité ; la porte cintrée, surmontée d'une grande fenêtre en ogive dont la pointe est à peine indiquée. Les voûtes sont également ogivales. L'intérieur ne présente qu'une nef sans ornement, si ce n'est le transept de gauche, terminé par une chapelle gothique du XIV[e] siècle.

17 [*La nef n'a en réalité jamais été achevée*].

18 [*En fait du XVI[e] siècle*].

19 Bien que détruits en grande partie par la révolution, les logements des moines ont encore un air de palais qui contraste avec les misérables chaumières qui les entourent. Ces bâtiment, furent élevés surtout au XVIII[e] siècle, et se sont encore accrus jusqu'à l'époque où l'abbaye fut supprimée.

On descend par un assez bel escalier à une vaste crypte ou plutôt à une église souterraine qui règne sur presque toute l'étendue de l'église supérieure. Sa forme est à peu près celle d'une croix dont la nef serait très courte. Un peu au-delà, à l'intersection des transepts à la place du chœur, est un mur épais semi-circulaire, percé de cinq larges arcades qui laissent apercevoir autant de chapelles séparées du chœur par un large promenoir. Ainsi de presque toutes les parties de la crypte, on peut voir l'officiant à l'autel. Toute cette construction frappe par sa simplicité pleine de noblesse, quoique dépourvue d'ornements. Toutes les voûtes sont en plein cintre, mais l'ogive parait dans les fenêtres de l'abside, par lesquelles seulement la lumière du jour pénètre mystérieusement dans la crypte. J'ai remarqué un de ces autels anciens en forme de table.



L'abbaye de Montmajour sur une lithographie du XIX^{e} siècle (médiathèque d'Arles)

Le plan de l'abside de l'église supérieure est un polygone, mais à l'intérieur un placage moderne lui a donné la forme semi-circulaire. L'abside et les chapelles de la crypte paraissent au-dessus du sol, environ à moitié de leur hauteur. Les fenêtres de la crypte sont encadrées par des arcs en anse de panier, forme bien étrange pour l'époque à laquelle on peut placer cette construction. Il serait possible que ces fenêtres aient été réparées à une époque que je ne puis préciser, mais on ne peut d'ailleurs découvrir la trace,de ces réparations. Au surplus, la même forme en anse de panier, se trouvé dans le cloître attenant à l'église, lequel certainement n'a subi aucune restauration.

Sa forme est un parallélogramme rectangle. Ses arcades surbaissées s'appuient sur des piliers cannelés dont l'entablement est de la plus grande simplicité. Chaque arcade est divisée à l'intérieur par quatre petits arcs cintrés ; les colonnes qui les soutiennent ont toutes été enlevées. Les voûtes de ce cloître son en berceau avec des arcs doubleaux qui partant des piliers vont rejoindre des consoles historiées, d'une exécution médiocre. L'appareil de cette voûte est de moellons taillés avec la plus grande précision. Une niche moderne, pratiquée dans les murs du cloître, contient deux statues gothiques que je crois du XIII^{e} siècle ; les têtes ont été brisées, mais l'ajustement des draperies est de très bon goût.

A quelque cent pas de l'abbaye, en allant au nord-est, on trouve une autre église, celle de Sainte-Croix, remarquable par son aspect qui se rapproche de celui d'un grand mausolée ; son plan est une croix grecque. Une rotonde au centre communique avec trois culs de four dont l'un est l'abside et les deux autres tiennent lieu de transepts. Une espèce de narthex ou de vestibule précède la coupole dont il est séparé par une porte intérieure ; il occupe ainsi la place de la nef. Les voûtes et toutes les ouvertures sont cintrées, mais il n'y a aucun ornement à l'intérieur de cette chapelle, si ce n'est quelques moulures légères.

A l'extérieur, chaque face est terminée par un fronton un peu plus aigu que ceux qu'on observe dans les églises antiques. Il y a là cependant une imitation manifeste. On ne voit d'autre ornements à l'extérieur qu'une corniche très jolie avec des moulures d'oves et de palmettes, autre imitation de l'antique.

Dans le roc sur lequel cette chapelle est bâtie, on a creusé une grande quantité de fosses qui paraissent autant de tombeaux vides ; quelques-uns ne sont séparées que par une paroi très mince, comme si l'on avait voulu réunir deux personnes de la même famille ; plusieurs ont moins de trois pieds de long, mais i1 y en a peu qui pourraient contenir un homme de ma taille ; en général leur forme est celle d'un trapèze ou d'un triangle allongé et tronqué à sa pointe, la base du triangle étant destinée à recevoir le haut du corps ; plusieurs offrent en outre un trou carré en retraite sur cette base, comme pour y placer la tête du cadavre ; la profondeur moyenne de ces tombes est de moins de deux pieds ; aucune n'a de couvercle et nulle part part aux environs on n'en aperçoit de déplacés. On ne trouve pas non plus de débris d'ossements ni le moindre vestige du dépôt que les cadavres auraient laissé en se décomposant ; la pierre n'est pas ternie ; enfin toutes les présomptions se réunissent, pour faire croire que ces tombeaux n'ont jamais servi[20].

Une inscription latine en lettres onciales, placée dans l'intérieur de la chapelle, apprend qu'elle a été élevée par Charlemagne, roi des Francs, en mémoire d'une grande bataille gagnée par lui sur les Sarrasins aux environs d'Arles. Il est évident qu'il y a là une fraude ancienne, assez maladroite, puisque Charlemagne n'a jamais eu de Sarrasins à combattre dans ce pays. Sans doute les desservants de Sainte-Croix ont voulu donner à leur église une origine illustre, et comme Charlemagne était le héros le plus connu, ils l'ont choisi au lieu de son aïeul qui eût été plus vraisemblable ; mais Charles Martel était maudit des moines qu'il avait rançonnés pour repousser l'invasion des musulmans, et ,ils se seraient bien gardés de prier pour un champion qui ne les avait pas délivrés gratis.

On trouve dans la *Gallia Christiana* la date de la consécration de l'église de Sainte-Croix qu'une charte rapporte exactement. M. Ch. Lenormant, qui, dans son voyage en Provence avait consulté l'original ainsi qu'une histoire manuscrite de la ville d'Arles, et en avait extrait les passages les plus importants, a bien voulu me les communiquer ; ils jettent le plus grand jour sur l'origine des deux églises.

La grande, celle qui dépendait de l'abbaye de Montmajour, fut commencée en 1016, mais il paraît que le manque de fonds, ou d'autres causes, retardèrent considérablement les travaux. A cette époque on considérait comme un des plus sûrs moyens de gagner le ciel, la fondation d'un grand nombre d'églises. C'était la quantité encore plus que la qualité qu'on recherchait ; aussi voit-on tous les princes et hauts dignitaires ecclésiastiques entreprendre sans cesse de nouvelles constructions, au lieu d'achever celles qui étaient déjà commencées.

L'abbé Rambert, supérieur du monastère de Montmajour, non content de diriger les travaux de la grande église de son abbaye, en fit bâtir une autre à ses frais dans le voisinage, lui donna le nom de Sainte-Croix, et la fit dédier en 1019 par Pons de Marignan., archevêque d'Arles. C'est ce qui résulte à la fois de la charte et des manuscrits que je dois à la complaisance de M. Lenormant[21]. Il est probable que Sainte-Croix a été commencée presque en même temps que l'église principale ; car, en admettant que les travaux aient été poussés avec beaucoup d'activité, il est difficile de croire qu'ils aient pu être achevés en moins de trois ans[22].

20 Si l'on eût enterré des corps à une si petite profondeur, ils auraient infecté les abords de l'église et auraient peut-être donné une épidémie aux moines de Montmajour.

21 [*Pour consulter les références en latin : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1029342.image.r=arles.f312.langFR*]

22 [*Abbaye romane et chapelle Sainte-Croix sont en fait du XII^e siècle*].

C'est dans la crypte qu'il faut chercher les parties de l'église de Montmajour que l'on peut reporter à l'année 1016. Vraisemblablement les travaux continuèrent assez lentement jusqu'à la fin du XI[e] siècle, et la pauvreté où l'abbaye était alors tombée obligea de les suspendre pour quelque temps. M. Ch. Lenormant pense, avec beaucoup de probabilité, qu'à cette époque on abandonna le plan gigantesque sur lequel l'église avait été conçue et qu'on en réduisit notablement les proportions. Je suppose que l'église actuelle et son cloître ont été terminés vers le milieu du XII[e] siècle[23]. La généalogie remarquable que présentent les détails de ces bâtiments avec d'autres églises de Provence, et du même temps, donne lieu de penser que ni l'ogive ni les arcs surbaissés ne sont dus à une restauration antérieure au XII[e] siècle.

Quant à la fausse inscription de Sainte-Croix, il n'est pas aisé d'en découvrir la date, la forme des caractères ayant été assez habilement imitée d'après ceux de l'époque carolingienne. On doit pourtant être persuadé qu'elle n'a été placée qu'assez longtemps après la fondation de la chapelle, pour que tout souvenir de cet événement fût déjà effacé. Dom Chanteloup (*Hist. mss. de l'abbaye de Montmajour, citée par Anibert*) pense qu'elle fut fabriquée dans le XV[e] siècle par les moines de Montmajour qui voulaient s'en faire un titre de fondation royale contre ceux de Saint-Antoine de Viennois, avec lesquels ils étaient en procès.

Les tombeaux qui entourent la chapelle sont probablement du même temps : pensons-le du moins ; car, ayant déjà la preuve d'une fraude, il vaut, autant attribuer celle-ci au même auteur. Son but vraisemblablement a été de mettre en honneur les alentours de Sainte-Croix, en les présentant comme un cimetière de martyrs. Montmajour alors n'avait plus à envier à Arles ses Champs-Élysées. J'avoue que j'ai peine à comprendre comment on a pu creuser autant de fosses à l'insu des gens du pays. Il est vrai que tous les moines de Montmajour étaient intéressés à ne pas ébruiter l'invention et d'ailleurs peut-être, un mur environnait à cette époque l'église de Sainte-Croix, qui pouvait dérober aux Arlésiens la connaissance des travaux. De quelque manière qu'il ait été fait, j'aime mieux croire à la supercherie qu'à la réalité du cimetière.

Auprès de la grande église s'élève une tour carrée fort haute, couronnée de mâchicoulis et présentant toute l'apparence d'un ouvrage militaire. Sans doute elle faisait partie d'un système de fortifications qui défendait les abords de Montmajour du côté du S.-O.[24] ; c'était presque le seul point attaquable, car autrefois Montmajour était une île, et ne communiquait avec le territoire d'Arles qu'au' moyen d'une chaussée. L'appareil de la tour est régulier, et la surface extérieure des pierres n'ayant pas été taillée, il offre quelque ressemblance avec celui d'une muraille romaine. Dans le plan primitif, l'intérieur était divisé en deux étages, mais le plancher qui les séparait a été supprimé. On voit encore dans la grande salle, la seule qui ait été conservée, des corbeaux destinés à porter les solives du plancher, et des portes de communication maintenant inutiles. Les voûtes ogivales à nervures, très saillantes, et les mâchicoulis me font penser que cette tour date du XIV[e] siècle.

Dans le flanc méridional du rocher de Montmajour, il existe une autre église souterraine où l'on prétend que saint Trophime a dit la messe. Saint Trophime est douteux, mais il est incontestable du moins que cette chapelle est fort ancienne. Je ne suis pas éloigné de croire que sa construction remonte au V[e] ou VI[e] siècle. Elle est divisée en deux nefs, dont celle de gauche est assurément fort antérieure à l'autre. La première est entièrement creusée dans le roc et terminée par une abside semi-circulaire régulièrement orientée. Au contraire, la nef de droite est construite en maçonnerie grossière, sans abside, et soutenue sur des arcades qui l'élèvent au niveau de la nef souterraine.

23 [*Le cloître fut construit entre le XII[e] et le XVII[e] siècle*].

24 Ces fortifications auront sans doute été abattues lorsqu'on a commencé à bâtir l'abbaye moderne. On voit outre la tour quelques portions de murailles épaisses, qui m'ont paru plus anciennes qu'elle.



Chapelle Saint-Pierre, photo de D. Roman, vers 1860 (médiathèque d'Arles)

Trois piliers taillés dans la roche les séparent, et comme les arcades ne se prolongent pas jusqu'au sol, il est probable qu'avant l'adjonction de la nef de droite, ces arcades servaient de fenêtres. Un banc, également taillé dans le roc, règne le long de la chapelle de gauche. On voit au-dessus quelques niches, les unes cintrées comme les arcades, d'autres façonnées en forme de mitres. Toute cette construction est d'une extrême rudesse. Aucune forme régulière, pas une seule ligne courbe ou droite qui ait été mesurée ; enfin, nul ornement si ce n'est sur un seul pilier, dont le chapiteau, quoique fort mal exécuté, a un caractère tout-à-fait antique. La nef de droite n'est guère mieux décorée. Sa voûte est semi-circulaire, et le peu d'ornements qu'on y remarque appartienne au style roman de la première, époque. Je la crois du IX^{e} siècle, ou petit-être même plus ancienne[25].

Une porte à la droite de l'abside communique de la nef souterraine à quatre petites chambres toujours creusées dans le roc, et qui paraissent avoir été des dépendances de la chapelle. Une d'elles, qui n'a guère plus de trois pieds et demi de large, est presque entièrement remplie par une espèce de fauteuil grossier en pierre. C'est par une lucarne étroite qu'elle est éclairée, et une autre baie la met en communication avec la chambre voisine. On appelle cette petite cellule le *confessionnal de saint Trrophime*. Le saint, dit-on, assis sur ce fauteuil, écoutait les pénitents et leur parlait par la petite fenêtre[26]. Il est difficile, en effet d'expliquer autrement les dimensions si resserrées de cette chambre. Peut-être était-ce une espèce d'oratoire, où quelque ermite se livrait à la méditation.

---

25 [*On la date aujourd'hui du XI^{e} siècle*].
26 [*L'évêque Trophime vécu en fait probablement vers le III^{e} siècle*].

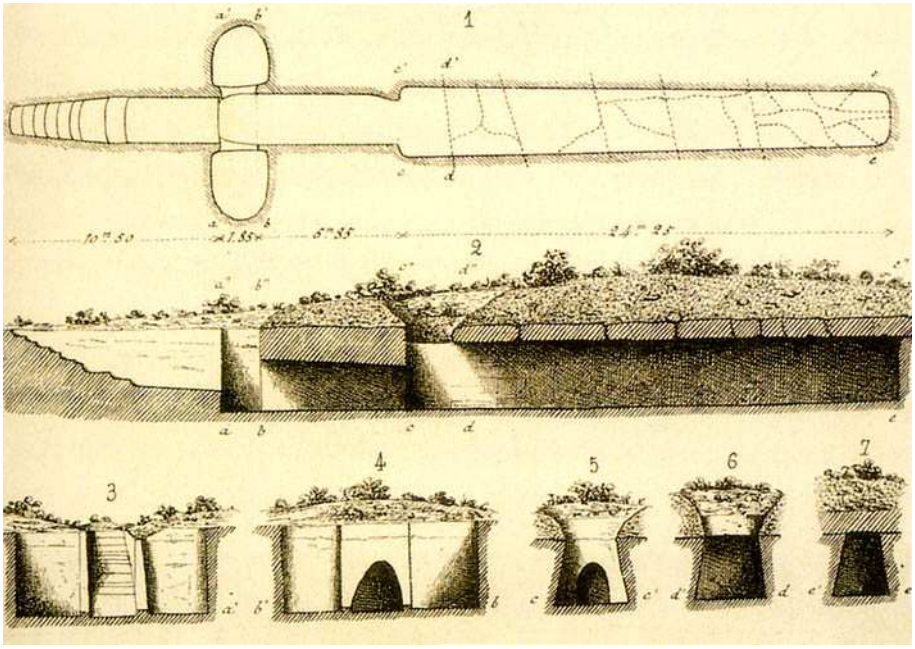
La **colline de Cordes**, située à une portée de canon de Montmajour, est une autre île de rocher sortant des marécages. Ce n'est que du côté du midi qu'elle est facilement accessible par une pente assez douce. Un vaste étang, maintenant en partie desséché, défendait de ce côté le pied de la colline. Au nord et à l'est, elle est environnée de rochers très escarpés. Son sommet, couvert de broussailles présente une déclivité qui s'abaisse doucement du nord au sud. C'était un lieu extrêmement favorable à la défense, et ses avantages militaires ont dû être reconnus très anciennement. L'opinion la plus commune est que ce plateau a servi de place d'armes aux Sarrasins qui, dans le VIII^{e} siècle, dévastèrent Arles et ses environs. M. Anibert l'a développé dans un petit livre fort intéressant, intitulé : *Dissertation historique sur la montagne des Cordes*.

Il n'est pas douteux que la pente douce, le seul côté accessible, ait été fortifiée autrefois. On y voit encore les restes d'une muraille qui se prolonge sur tout le flanc de la montagne, et vient aboutir aux escarpements naturels de rochers qui la rendent inattaquable de tous les autres points. Du temps où écrivait Anibert, 1779, ce mur était encore élevé de quinze à vingt pieds. Il s'en faut de plus de moitié aujourd'hui qu'il soit aussi haut. L'appareil est fort irrégulier, composé de pierres de toutes dimensions, liées entre elles par un mortier peu solide. A sa base, le rempart a plus de six pieds d'épaisseur, mais il se rétrécit progressivement à mesure qu'il s'élève. Je n'ai pas trouvé de vestiges de son couronnement qui existait en 1779, et j'ai eu quelque peine à reconnaître les deux tours que M. Anibert a décrites.

Au sommet de la colline, près des escarpements du nord on voit une caverne taillée de main d'homme dans le roc calcaire, et dont la direction s'étend de l'ouest à l'est. On y descendait autrefois par un plan incliné obstrué aujourd'hui par des éboulements et d'épaisses broussailles. C'est par une ouverture latérale qu'on y pénètre aujourd'hui. Sa profondeur moyenne est d'environ dix pieds et sa longueur de soixante-quinze. Au bas de la descente, on trouve une espèce de vestibule, taillé à pic et à ciel ouvert, dont le plus grand diamètre perpendiculaire à l'axe du souterrain, est d'une trentaine de pieds. Ses deux extrémités s'arrondissent en demi-cercle. Vis-à-vis a la descente, et au milieu de ce que j'ai appelé vestibule, on a pratiqué une espèce de porte cintrée assez semblable à l'ouverture d'un four. La terre que la pluie fait tomber dans cette excavation a tellement exhaussé le sol, qu'on ne peut entrer qu'en rampant dans le corridor où conduit cette porte. Son autre extrémité aboutit à la chambre principale de la caverne. Celle-ci, du côté du couchant, est taillée en demi-cercle ; puis les parois reprennent une direction rectiligne en se rapprochant l'une de l'autre jusqu'à l'extrémité orientale qui est coupée carrément. Ces parois sont taillées dans le roc un peu obliquement, en sorte que le haut surplombe le sol de la caverne. De grosses pierres plates lui servent de toit ; quelques-unes la traversent perpendiculairement comme un pont jeté sur un fossé ; mais la plupart, posées à plat de chaque côté se réunissent au milieu et s'appuient l'une sur l'autre, leur poids et la portion qui repose à terre suffisant pour les maintenir solidement. Quelquefois une troisième pierre porte sur deux autres en encorbellement sur les parois latérales de l'antre. Bien qu'aucune de ces pierres n'ait été taillée, elles sont ajustées assez exactement pour que leurs interstices ne laissent pénétrer qu'une faible lueur. L'intérieur du souterrain est travaillé avec quelque soin et les parois sont si parfaitement polies, qu'on n'y aperçoit nulle part la trace du pic ou du ciseau.

Voici les dimensions de la grotte de Cordes :
Longueur totale, de la porte du corridor à l'extrémité de la caverne : .....75 pieds.
Longueur du corridor..... 16 1/2
Largeur de la caverne au débouché du corridor.....12
--------- à l'autre extrémité..... 5
Hauteur du sol au toit.....10
Largeur du corridor.....6
Longueur du vestibule..... 30
Largeur du vestibule..... 9
Longueur de la descente..... 10

Largeur de la descente..... 8



Plan et coupe de l'hypogée de la montagne des Cordes, publ. par Casalis de Fondouce, 1873 (médiathèque d'Arles)

On a comparé le plan de la grotte de Cordes à une croix ou bien à une épée (le corridor formant la croisée), et l'on a même cherché à tirer des conclusions de cette forme, que l'on interprétait différemment, tantôt comme indiquant une destination religieuse, tantôt comme rappelant un souvenir de conquête. M. Anibert réfute victorieusement ces deux opinions, et une troisième qui fait une citerne de ce souterrain beaucoup trop élevé pour avoir jamais servi à cet usage. Croyant voir une simultanéité de travaux entre la grotte et la muraille, il conclut que la colline de Cordes a servi de place forte aux Sarrasins, que la muraille défendait le seul endroit accessible, et que la grotte creusée par eux était le magasin où ils renfermaient les objets précieux que leurs excursions mettaient en leur pouvoir. L'analogie du nom de Cordes avec celui de Cordoue, capitale des Maures d'Espagne, lui a fait penser que la colline devait son appellation à la horde musulmane qui s'y était établie.

Le séjour des Sarrasins dans les environs d'Arles, au commencement du VIII^{e} siècle, est bien avéré. La position très militaire de Cordes devait naturellement frapper leurs chefs, et il n'est nullement improbable qu'ils s'y soient retranchés et qu'ils en aient fait un campement permanent pour y mettre en sûreté leurs malades, leur butin, et tenir en bride par une garnison la population chrétienne du voisinage. La muraille, qui certainement a été élevée pour défendre l'accès de la montagne, est peut- être leur ouvrage, et l'étymologie du nom de Cordes ne manque pas de vraisemblance. Mais il me semble impossible d'admettre que la muraille et la grotte soient contemporaines. Comment supposer que des soldats toujours sur le qui vive en pays ennemi, aient pris la peine de creuser péniblement un souterrain, puis de le recouvrir d'énormes pierres, tandis qu'un ouvrage en maçonnerie eût été infiniment plus expéditif, et beaucoup mieux approprié au but qu'ils se proposaient. Je sais bien qu'on peut dire que les Maures donnèrent la préférence à une excavation afin de dérober aux gens du pays le secret de son existence, pour en faire une cachette, où ils auraient enfoui les objets trop lourds pour être emportés dans une retraite précipitée. Mais on peut objecter qu'il était bien difficile, sinon impossible, de faire en secret un travail aussi considérable, et qu'en supposant même qu'il eût été exécuté à l'insu des gens du pays, un déserteur ou même un prisonnier aurait suffi pour en révéler la connaissance.

Un trou en terre, fait pendant une nuit, eût été bien préférable, et quant aux dimensions de la grotte de Cordes, on peut dire qu'elles sont trop petites pour renfermer un butin considérable, et trop grandes si elle n'a été destinée qu'à serrer de l'argent ou des objets très précieux.

On l'appelle dans le pays la *Grotte des Fées*, et ce nom m'a paru remarquable, parce qu'on le donne en général aux monuments druidiques. Le toit est absolument semblable à ceux des dolmens, et le plan général de l'excavation offre de l'analogie avec ces prodigieuses constructions de nos ancêtres. Il y a pourtant une immense différence entre une galerie creusée dans le roc, dont le toit est à fleur de terre, et les pierres énormes s'élevant à la surface du sol, qui forment les murailles des dolmens. Ces derniers sont en général ouverts à l'est ; ici c'est le contraire. Toutefois, il me paraît plus probable d'attribuer à un peuple encore sauvage et à une époque de barbarie complète la construction de ce singulier monument, que d'y voir l'ouvrage d'une troupe de pillards armés pendant une invasion passagère[27].

Une observation qui a échappé à M. Anibert, et que j'ai été à même de faire, ainsi que plusieurs antiquaires qui ont visité Cordes avec moi, c'est que la colline est couverte de débris de ces larges tuiles qu'on appelle sarrasines en Provence, et qui paraissent de fabrique romaine. Un de nous trouva un fragment très reconnaissable d'une de ces meules de lave, si communes aux environs de tous les établissements romains. Je ne prétends tirer aucune conclusion de ces faits. Le rempart que j'ai décrit ne ressemble en rien aux murailles romaines, et la présence de fragments de briques et de meule ne prouverait rien contre l'hypothèse d'un camp retranché élevé par les Sarrasins. Soldats et conquérants, il est probable qu'ils devaient avoir recours pour leurs besoins à l'industrie des vaincus ; et, au VIII^{e} siècle, les arts de la Provence n'étaient encore que des souvenirs de la civilisation que les Romains y avaient introduite.

Arles et ses environs, extrait (p.273-316) de *Notes d'un voyage dans le midi de la France* / par Prosper Mérimée,... (1803-1870). - Paris : Fournier, 1835.

27 [*On sait aujourd'hui qu'il s'agit bien d'un monument funéraire, un hypogée, datant de la Préhistoire*].

Reproduction autorisée avec la mention "Site patrimoine de la ville d'Arles - www.patrimoine.ville-arles.fr ainsi que le nom du ou des auteurs

Direction du Patrimoine - Hôtel de ville - BP 90196 - 13637 Arles Cedex
Tél. 33 (0)4 90 49 38 20 Fax. 33 (0)4 90 49 35 30 Email : patrimoine@ville -arles.fr